

La littérature de jeunesse au Canada-anglais

Sheila Egoﬀ

Volume 19, numéro 4, décembre 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055740ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055740ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Egoﬀ, S. (1973). La littérature de jeunesse au Canada-anglais. *Documentation et bibliothèques*, 19(4), 169–171. <https://doi.org/10.7202/1055740ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 1973

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

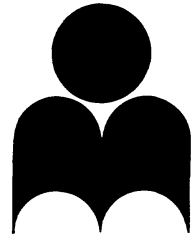
érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

littérature de jeunesse



La littérature de jeunesse au Canada-anglais*

Si on lui demande quels sont les livres canadiens pour la jeunesse dont il garde un souvenir attendri, l'adulte anglophone moyen citera *Anne of Green Gables* (Anne et le bonheur), *Two Little Savages*, *The Incredible Journey* (L'incroyable randonnée), et peut-être une oeuvre de Farley Mowat. Ce petit nombre n'est pas étonnant. Peu d'oeuvres canadiennes ont fait leur marque dans la conscience nationale. Comme les habitants des autres pays anglophones, nous avons d'abord tendance à associer les livres de l'enfance à des classiques anglais: *Alice's Adventures in Wonderland* (Alice au pays des merveilles), *Treasure Island* (L'île au trésor), *Peter Pan* (Peter Pan), *Winnie the Pooh* (Winnie l'ourson), *Robin Hood* (Robin des bois) *King Arthur* (Les chevaliers de la Table ronde). Nous avons aussi automatiquement adopté les classiques américains: *Little Women* (Les quatre filles du docteur March), *Tom Sawyer* (Les aventures de Tom Sawyer), *Charlotte's Web* (Les aventures de Narcisse). En concurrence avec de tels succès internationaux et, plus manifestement, par la simple comparaison mathématique (les 5.000 livres pour enfants publiés annuellement aux États-Unis et en Grande-Bretagne tendent à éclipser les quelques 30 oeuvres publiées au Canada dans la même période), il devient malheureusement

*N.D.L.R. Étant donné son intérêt, la Rédaction a choisi de publier des extraits de ce texte déjà paru dans: *Un choix de livres canadiens pour la jeunesse/Notable Canadian Children's Books*, Ottawa, Bibliothèque nationale du Canada, 1973, pp. 3-18.

trop évident que les livres canadiens pour la jeunesse ne peuvent être connus que par une recherche délibérée.

Toutefois, il ne faut pas jeter tout le blâme sur la concurrence étrangère. Il se peut, en effet, que cet obstacle, bien que réel, soit trop facilement utilisé pour masquer les autres raisons qui ont fait de la littérature canadienne pour enfants une "terre inconnue". Ces raisons sont profondément enracinées dans notre histoire et dans notre situation actuelle, et elles n'ont pas seulement touché les livres pour enfants. Nous devons donc chercher à comprendre beaucoup de choses au sujet du Canada même pour arriver à savoir pourquoi nous produisons tel genre et telle quantité d'oeuvres pour enfants.

En premier lieu, pour avoir une littérature nationale, il faut des écrivains autochtones, des imprimeurs et des éditeurs. Nos premiers Canadiens, les Indiens et les Esquimaux, qui étaient déjà riches d'une tradition orale longtemps avant l'arrivée des blancs, n'avaient toutefois pas de littérature, ni même d'alphabet. Nombre des premiers immigrants n'étaient évidemment pas plus lettrés que les indigènes. D'autres étaient très instruits (comme le prouvent leurs lettres, leurs journaux intimes et autres écrits, qui enrichissent notre documentation historique), mais il est vrai que la nécessité de travailler la terre et les exigences matérielles l'emportèrent sur les préoccupations littéraires. Il n'est donc pas étonnant que l'histoire de la littérature enfantine au Canada ne commence pas, du moins si l'on veut parler d'une oeuvre véritable, avant la moitié du XIX^e siècle.

Il est parfaitement compréhensible que nos premiers livres pour enfants aient

été hautement éclectiques. Dans son premier livre pour enfants véritablement canadien, *Canadian Crusoes* (1852), Mme Traill emprunta tous les procédés de l'école didactique de littérature pour enfants qui prévalait alors en Angleterre. Mais le choix d'un décor sauvage associé à divers thèmes de survivance, de courage et d'indépendance, que la plupart de nos écrivains pour enfants ont employés depuis, sous une forme ou une autre, constituaient une différence. C'était l'attrait indiscutable de la terre même.

Dès lors, que ce soit dans la majesté des paysages ou dans un détail infime, nos écrivains pour enfants ont amoureuxment décrit les "mille grâces sauvages qui se moquent des raffinements de l'Europe". Des auteurs modernes, comme Farley Mowat et Roderick Haig-Brown, dépeignent la terre dans des mots qui ne seraient jamais venus sous la plume de nos anciens écrivains autochtones tels que James De Mille et J. MacDonald Oxley; mais, anciens ou modernes, auteurs de revues ou de livres, d'origine étrangère, comme Ballantyne, ou autochtones, la plupart de ceux qui ont écrit pour les enfants canadiens ont fondé leurs histoires sur la nature.

Au XX^e siècle, enfin, les thèmes de nos livres se sont élargis, tout en restant fidèles au cadre de la nature. Les contes indiens et esquimaux occupèrent une place plus légitime grâce à *Legends of Vancouver* (1911), de Pauline Johnson, et à *Canadian Wonder Tales* (1918), de Cyrus Macmillan. Dans la même veine, soulignons *Kak, the Copper Eskimo* (1924), dans lequel l'explorateur Stefansson brosse un tableau à la fois vivant, authentique et remarquable de la vie des enfants esquimaux. Toutefois, c'est un Anglais devenu Indien, George Stansfeld Belaney, alias Grey Owl, qui nous a donné notre plus important livre de l'époque, *The Adventures of Sajo and Her Beaver People* (Sajo et ses castors) (1935). Ce récit dépeint la vie contemporaine des Indiens et des animaux, et soulève les thèmes du racisme et de la protection de la faune; en outre, il apporte à l'histoire des animaux une note de mysticisme dont elle était malheureusement dépourvue dans l'école du naturalisme animal.

Si des écrivains britanniques furent à l'origine de la littérature canadienne anglaise, ce sont néanmoins des auteurs américains traitant de thèmes canadiens qui la soutinrent durant sa période la plus pauvre, notamment pendant les années 40, prouvant ainsi que la nationalité n'était pas suffisante pour inspirer

des oeuvres sur le Canada. *Paddle to the Sea* (1941), de Holling Clancy Holling, se vend encore bien au Canada, et l'Office national du film en a fait une oeuvre cinématographique.

Le roman canadien pour la jeunesse atteint sa maturité en 1943 avec une oeuvre de Roderick Haig-Brown, *Starbuck Valley Winter*, complétée plus tard par *Saltwater Summer* (1948). Le thème, assez conventionnel — un jeune chasseur de dix-sept ans ayant son propre réseau de pièges dans les forêts de la Colombie-Britannique — était néanmoins traité avec un talent accompli. Haig-Brown nourrissait une tendresse réelle et profonde pour la Colombie-Britannique. Il était surtout un écrivain de métier capable de donner du relief aux sentiments qu'il exprimait; il savait aussi que, même dans les histoires pour enfants, un personnage demeure vivant dans le souvenir longtemps après que les intrigues les plus ingénieuses ont été oubliées. Aucun livre ne devait égaler cette oeuvre avant que Farley Mowat ne commence à écrire pour les enfants (*Lost in the Barrens* 1956).

En 1950, la fantaisie entra enfin dans notre littérature avec une série d'oeuvres de l'écrivain de la Colombie-Britannique Catherine Anthony Clark, dont la première s'intitulait *The Golden Pine Cone*. Ce n'est pas que ses oeuvres abondaient de fantaisie, car elles n'avaient rien des "autres mondes" de Tolkien. Avec une réserve toute canadienne, Catherine Clark s'en tient rigoureusement au paysage montagneux de la Colombie-Britannique, introduit mythes et symboles indiens dans son récit, laisse les enfants avec un pied fermement posé dans la réalité, et ne leur permet de s'abreuver que modérément à la source du rêve. Ils sont mis en présence d'événements à peine plus fantastiques que les faits réels, et d'un pays qui leur est familier. Un de nos ouvrages d'imagination les plus récents, *Secret in the Stlalakum Wild* (1972), de Christie Harris, laisse deviner à peu près la même méthode.

Des années 50 aux années 60, les thèmes des oeuvres pour enfants sont demeurés les mêmes; ce fut un foisonnement de romans historiques, tels les livres de John Hayes et ceux traitant de la vie indienne, comme *The Long Return* (1959), de John Craig. Les légendes indiennes mises à part, le premier recueil de contes fut *The Golden Phoenix and Other French-Canadian Fairy Tales* (1958), de Marius Barbeau, et le premier roman historique *The St. Lawrence* (1959), de William Toye.

Vers 1960, dans les autres pays et surtout aux États-Unis, les livres pour enfants se mettent à évoluer au rythme de la société. La télévision, en particulier, accélère le passage du monde de l'enfance au monde adulte et tous les problèmes, les doutes et les incertitudes qui entourent ce dernier commencent à se refléter dans les livres pour enfants. Tout comme le roman pour adultes, le roman pour enfants abandonne l'histoire d'aventures conventionnelle pour se concentrer sur les problèmes psychologiques et sociologiques. Pratiquement aucun de ces changements radicaux de sujets et de goût ne s'est encore produit au Canada. Que ce soit voulu ou par un effet du hasard, les livres pour enfants n'ont pas encore rejoint le principal courant de la littérature actuelle et demeurent essentiellement stables, sinon nettement conservateurs.

Dans notre éventail littéraire restreint, certains livres sont excellents, de véritables chefs-d'oeuvre en leur genre. *The Whale People* (1962), de Haig-Brown, fait renaître le monde indien de la côte du Pacifique, tel qu'il était avant l'arrivée des blancs; *Owls in the Family*, de Farley Mowat, apporte une pointe d'humour dont on avait grand besoin; *Dragon Hill* (1963) et *Pirate Rock* (1960), de David Walker, allient les procédés littéraires les plus modernes et le portrait psychologique au milieu extérieur conventionnel utilisé par les écrivains pour enfants; dans *You have to Draw the Line Somewhere* (1964), Christie Harris nous dépeint une jeune citadine canadienne d'aujourd'hui; un très jeune écrivain, Ruth Nichols, crée un univers de fantaisie typiquement canadien dans *A Walk out of the World* (1969). Tout un groupe d'écrivains, dont le conteur indien George Clutesi dans *Son of Raven, Son of Deer* (1967), nous révèlent les charmes des légendes indiennes en leur donnant des interprétations modernes. Et pour la première fois, la vie esquimaude entre dans la littérature enfantine avec de nouvelles interprétations de légendes esquimaudes, et l'extraordinaire portrait de nos gens du Nord que donnent les nombreux livres de James Houston.

Les livres canadiens pour enfants ont-ils "manqué le coche"? D'aucuns le croient. Dans un document de travail rédigé pour la Commission royale d'enquête sur les publications, George Woodcock prétend: "Ce domaine hautement spécialisé de la création littéraire est particulièrement sensible à l'offre et à la demande, et il semblerait que la baisse de production dépende moins de la pénurie d'écrivains, que du peu d'intérêt manifesté en-

vers la littérature enfantine canadienne par les parents et peut-être aussi par les enfants, lesquels vivent plus au sein de microcosmes que de nations. Dans une telle situation, peut-être ne devrions-nous pas 'lutter ouvertement pour survivre'".

Nous n'avons certainement pas suffisamment d'écrivains pour enfants et beaucoup d'entre eux ont écrit des oeuvres nettement ennuyeuses. Il faut admettre que peu de livres canadiens pour enfants sont extrêmement populaires. Cette production est si minime qu'elle laisse peu de place à la saine concurrence et à la variété; pis encore, la pénurie la plus grave se manifeste exactement là où les livres comptent le plus, à savoir parmi les livres illustrés pour l'enfant qui fréquente la maternelle et les livres pour les enfants plus jeunes. Même les statistiques relatives à l'édition ne sont guère encourageantes car, depuis le milieu des années 60, elles révèlent une baisse marquée dans le nombre réel d'oeuvres publiées annuellement.

Il semble malgré tout que le côté positif l'emporte sur le négatif. Nous avons marqué des points grâce à une amélioration récente et remarquable de la qualité des oeuvres, à la fois au point de vue du style, des illustrations, de la conception générale et de la production. Les livres canadiens pour enfants ne se sont jamais mieux portés. En fait, les livres canadiens pour enfants sont peut-être plus à l'avant-garde qu'ils ne le paraissent. En considérant l'environnement comme partie intégrante de nos existences, en mettant en valeur les thèmes de la conservation et du respect des gens qui vivent encore en harmonie avec la nature en évitant le livre mettant l'accent sur le "problème personnel" pour choisir des attitudes plus générales de courage et de confiance en soi, nous appartenons peut-être ainsi au monde de demain, sinon à celui d'aujourd'hui.

Sheila Egoff

School of Librarianship
University of British Columbia
Vancouver